

LE RIVAGE DE MAJDA

ENTRETIEN DE BEHJA TRAVERSAC

AVEC MAJDA

B. - Ce numéro de la revue *Etoiles d'Encre* porte sur un thème que nous avons intitulé : "l'obscur féminin", ce tempo que nous situons entre "chienne et louve" dans le parcours de la vie des femmes. Il a suscité autour de nous bien des interprétations. Certaines ou certains, y perçoivent une image dévalorisée des femmes, d'autres une béance douloureuse, d'autres un lieu de pouvoir masqué, d'autres encore le cœur des désirs et de l'affectivité. Je voudrais savoir ce qu'il peut signifier pour toi. Est-ce à ton avis une réalité, un mythe, une part d'ambivalence qui oscille entre conscient et inconscient. Enfin, est-ce que cette formulation a un sens pour toi ?

M. - Cela évoque plutôt pour moi un faisceau de mémoire féminine toute pleine de tabous, de non dits, de frustrations, de défenses dressées pour se protéger. Pour moi, ce que vous appelez "l'obscur féminin" se tracerait comme une frontière, une ligne rouge, une séparation entre un monde réel, visible, et un monde capté par les interdits, un espace secret encerclé de clôtures. Pour moi ce n'est pas un mythe, mais une réalité. Cette ligne rouge s'inscrit dans mon vécu.

B. - On nous dit aussi que "l'obscur féminin" évoque à la fois un lieu magique et un lieu démoniaque : il renfermerait d'un côté les rêves, une scène de théâtre où défilent la fugacité et à la fulgurance de l'imaginaire, de la rébellion et, d'un autre côté, une espèce de nébuleuse où se concentreraient la duplicité, la perversion, l'hypocrisie, les maléfices, les énigmes de la séduction. Ne serait-ce pas un refuge enserré dans le silence imposé aux femmes où les mots contenus, les pensées réprouvées éclatent parfois en intenses clameurs comme pour faire un sort aux images convenues sur les femmes ?

M. - Silence et clameur, deux contraires; comme l'ambivalence que je porte en moi et qui martèle ma vie.. Une folle sarabande qui affleure, sans jamais paraître dans sa totalité, dans mes jours et mes nuits. Insaisissable. Elle fonde mon être depuis presque toujours. Plus prosaïquement, je dirais que mon "obscur", c'est tout ce que je pourrais penser mais qui reste impensé, indicible, inatteignable, interdit. C'est tout ce que j'enferme au fond de moi sachant que c'est enfermé sans que l'accès m'en soit autorisé. Comme si une force irrésistible me le proscrivait. Essayer d'en démêler les ressorts, les mettre à la lumière, me paraît être une rupture, une violation de tout ce qui a fait mon éducation, mon obligation de réserve, donc une trahison de mon milieu familial et social. Il me semble que si je tentais le dévoilement de ce pan caché qui est en moi, je trahirai quelque chose de *secret*, oui, au sens le plus fort de ce terme. C'est à dire un secret qui n'appartiendrait pas qu'à moi seule, mais à tous. Et j'ai peur, très peur de la culpabilité où cela m'entraînerait. Je dirais même que je suis coupable d'avance. Rien que de devoir y penser.

B. Tu sembles laisser entendre que ce "pan caché" qui est en toi est le reflet inversé de ton appartenance sociale, familiale, ethnique. Si on parlait de ton exemple, "l'obscur féminin" ne serait donc pas quelque chose "d'invariant", un lieu indifférencié commun à toutes les femmes du monde; cet univers du féminin qui prend ses racines dans la structure psychique commune à tous les individus, prendrait sa forme et son ampleur dans ce qui structure l'organisation des groupes humains : un environnement culturel, un système de représentations ou, si tu préfères, une éducation, un milieu donnés ? C'est-à-dire que "l'obscur" en nous serait au carrefour de notre psychisme et de notre histoire sociale.

M. Ce que je sais, c'est que je suis sûre que mon histoire sociale et surtout familiale a lourdement pesé sur ma personnalité, sur ce qui me structure (ou me destruit); mais je ne pense pas que toutes les femmes de mon milieu ou de ma société d'origine me soient psychologiquement ressemblantes. Il y a sans doute des traits partagés, forgés par l'éducation, les valeurs inculquées comme imprescriptibles, l'enveloppement coercitif qu'exerce la communauté qui t'environne. Mais il y a aussi quelque chose qui se rattache à l'histoire singulière, intime, à la sensibilité de chaque être humain, à sa subjectivité.

B. Venons-en à ton histoire singulière Majda : tu es une femme apparemment libre, moderne, qui semble avoir aux yeux des autres bousculé pas mal de tabous et pourtant tu viens de dire qu'il y a des choses que tu ne peux seulement *penser* par crainte de *trahir*. Y a-t-il une autre femme en toi qui se cache ?

M. Bien sûr. L'autre femme me suit comme une ombre. Sans répit, sans repos. Elle m'est un fardeau qui m'enracine à mon passé, à un ailleurs que je ne peux définir. Remarque, peut-être que si elle n'était pas là, je me disloquerais, je serais sans repères. Mais ces deux femmes en moi - celle qui est "matérielle", rationaliste en apparence et celle qui se cache dans l'irrationnel, dans le paraître/disparaître comme une voleuse - sont dans des vents contraires, se disputent ma vie. Je erre de l'une à l'autre. Elles m'invitent jour après jour au partage de mon être. Elles m'éparpillent, m'écartèlent, me déposèdent de mon unité.

B. Cet écartèlement te fait-il si peur Majda ? Comment se traduit-il dans ton existence ?

M. Il s'enracine à tous les aspects de ma vie. Cela va de ma relation aux membres de ma famille, à mes enfants, aussi bien qu'à ma vie affective, sexuelle ... et à mon rapport à l'argent. J'ai, en effet, un besoin effréné de consommer alors même que je manque souvent d'argent.. C'est comme un vertige. Pour moi consommer est compensatoire. C'est tout ce que j'ai trouvé pour exorciser ma peur. En dépensant l'argent que je n'ai pas, je prends ma revanche sur ce que je tais, sur l'emprise de ma famille, sur l'absence, sur cette autre en moi. Ou peut-être c'est cette autre qui me manipule. Mais en fait, je pense que ma relation à l'argent est le seul lieu de liberté qui me reste : ma liberté d'exister et de faire ce que je veux faire sans demander à quiconque la permission. Bien que maintenant on me demande des comptes de partout. Cette liberté là va m'être ôtée aussi. Pour le reste, ma famille est là, qui veille ...

B. L'argent, n'est-ce pas au fond, la seule chose dont tu peux transgresser les règles sans *trahir*, les autres décisions sur ta vie étant trop liées à ce que tu appelles ton éducation ?

M. Peut-être, je ne sais pas trop. Je suis toujours sur ce terrain fantomatique et omniprésent de la trahison. Des principes inculqués ? Des valeurs de ma société d'origine ? De la mémoire de mon père et de ce qu'il m'en a laissé ?

B. La "trahison" n'est-elle pas parfois salutaire lorsque toutes les libertés sont mises en danger par le principe de ne pas "trahir". Ne pas "trahir" peut vouloir dire rester enfermée, rester dans le rang, rester soumise, obturer son horizon. Se tracer cette ligne rouge dont tu parlais tout à l'heure.

M. En effet, tout dépend du sens que l'on donne au mot trahison. Il n'est pas évident pour moi de lui donner ce sens que tu dis. Pour moi, l'accès aux autres libertés me paraît être un territoire inaccessible. Je ne peux pas y accéder sans "trahir" et je ne peux pas concevoir la liberté dans la trahison, au sens que moi je donne à ce terme. Cela peut paraître absurde qu'à plus de quarante ans, en ayant mis au monde quatre enfants, je me sente aussi ligotée, aussi dépendante de l'avis des miens, de tous les miens. Elle est là ma part d'obscur ou ma peur de trahir. J'essaie de m'expliquer les ressorts de cet emprisonnement. Est-ce parce que j'ai eu des rapports très difficiles à mes parents et à mes enfants ? Le rapport "normal" que l'on doit avoir avec ses très proches, je ne l'ai pas, je ne le connais pas. Il m'est inconnu, presque étranger. Alors je me tourne vers l'argent pour combler ce vide. Je sais que ce rapport à l'argent est très pervers car il me donne l'illusion que je les achète tous : mes enfants, ma famille, mes amis. J'ai l'impression, sans doute fausse, que ça fonctionne comme ça. Au fond de moi je sais que ce n'est pas vrai, mais quand je vois briller le regard d'un des enfants lorsque je lui offre un cadeau, j'ai l'impression d'être aimée. Comment puis-je faire plaisir sans cet argent qui m'est une drogue ? Quand il m'arrive de raisonner, j'en décèle tous les dangers. Mais qu'est-ce que la raison, la rationalité, quand on navigue en permanence entre désir et logique et que le désir l'emporte toujours sur la raison ?

Je pense que mon rapport à l'argent vient beaucoup de l'influence qu'a eu ma mère sur moi quand j'étais encore chez elle et jusqu'à aujourd'hui. Plus c'est important pour elle et plus c'est immatériel pour moi. En cela, je ressemble plutôt à mon père dont le plaisir insigne était d'offrir, d'inviter, de ne jamais compter. L'argent est pour moi sans consistance. Il n'a d'autre valeur que symbolique; il n'a d'importance que parce qu'il peut être dépensé. Dès que j'en ai, il faut que je le dépense, et vite. Et je me dis parfois que si je continue dans mon délire c'est parce que je suis dans une espèce d'incapacité d'établir une relation affective à peu près sereine, équilibrée, avec les miens. En réalité je me fabrique des réponses, je n'en ai pas trouvé de satisfaisantes. Peut-être que mon échafaudage explicatif est lui-même miné à la base.

B. Crois-tu que cela ne vient que de toi ? Que la pression que tu sembles subir de ta famille n'y est pour rien ?

M. Bien sûr qu'elle y est pour quelque chose. Mais enfin, à mon âge, j'aurais pu m'en dégager. Echapper, ou au moins essayer d'échapper à la main mise sur ma vie. Je sais que ma liberté, au sens symbolique et au sens matériel, concret, je ne la devrai qu'à moi-même. Jusqu'à maintenant, je n'y ai pas réussi parce que ou j'aime mal ou je ne sais pas aimer. Ce qui revient au même, ou qui ne veut peut-être rien dire. Je suis cloîtrée dans un amour filial-familial où je m'empêtré sans cesse. Je suis constamment entre révolte et subordination, entre refus et acquiescement.

B. Ne crois-tu pas que l'amour filial, familial, aujourd'hui encore dans ta société d'origine, est toujours le corollaire du sacrifice de soi ? On n'accomplit pas sa vie selon des choix personnels, on essaie de faire en sorte que les choix personnels soient les plus conformes possible à ceux que souhaitent nos familles, elles-mêmes soumises aux choix du groupe ?

M. Dans mon cas cela me paraît vrai. Malgré toutes les distances que j'aie pu prendre, je ne me suis jamais réellement, profondément dégagee de l'avis, de l'opinion de ma famille et de son "droit de regard" sur mes décisions.

B. Crois-tu que l'exil y est pour quelque chose ?

M. Je ne crois pas. C'est ma façon d'être, ma sensibilité, mon histoire toute entière qui est en cause. Peut-être au contraire; l'exil aurait pu apprivoiser mes douleurs. M'offrir avec la distance, l'oubli comme refuge.

B. Il semble que cette quête dans l'exil n'a pas été féconde pour toi. Mais penses-tu que si tu étais restée dans ton pays d'origine cela aurait changé le sens de ta vie ?

M. Sans doute, mais pas dans une trajectoire positive. Si j'étais restée là-bas, il y a longtemps que je serais morte, parce qu'on ne m'aurait pas laissé faire ce que je peux, malgré tout, faire ici. Parce que lorsque j'ai quitté mon pays d'origine j'étais bien consciente que mes désirs ne pouvaient pas convenir à la société dans laquelle j'étais née. Malheureusement la mort de mon père a suivi de très peu mon départ et l'oubli-refuge de l'exil a volé en éclats. Il n'aurait peut-être jamais existé, mais je lie ma mal-vie à cette perte irréparable dont je n'ai pas fait le deuil 18 ans après.

En disparaissant dans ces circonstances, sans crier gare, mon père m'a vraiment joué un mauvais tour, lui qui ne voulait pas que la moindre petite ronce vienne écorcher ma vie ! Il est parti en emportant mon enfance et mon adolescence et maintenant je le cherche partout et tout le temps. Dans tout homme que je rencontre, la comparaison, passe toujours par lui. Sur tous les plans. C'est d'abord mon père que je veux trouver. Et quand je me heurte à cette impossibilité, j'abandonne toute velléité de bonheur. On pourrait penser que c'est une situation classique, mais chez moi c'est très exacerbé. Si fort que je ne peux vivre normalement. Mon père m'a laissé un héritage finalement très difficile. Il m'a octroyé des responsabilités qui étaient, qui auraient dû être, celles de ma mère et que je n'aurais pas dû prendre en charge. Mais comment aurais-je pu le savoir alors que je n'avais que seize ans ?

B. Mais ta mère te laissait faire.

M. Oui, malgré elle, car elle-même était dans l'ambivalence. Elle était vigile et absente. Physiquement absente. Je n'oublie pas qu'un jour elle m'a dit : "laisse-moi mon mari". J'avais douze ans. Cela m'a beaucoup blessée. Je ne comprenais pas ce qu'elle voulait dire. Mais j'étais trop jeune pour comprendre et la société dans laquelle je vivais ne me permettait pas de réfléchir à tout ça. Je savais que, selon elle, j'enfreignais une règle, un code, mais lequel ? puisque mon père me demandait de faire ce que je faisais. Ce n'est que plusieurs années plus tard que je me suis dit : elle m'a dit ça ! Je sais, maintenant, que je ne pouvais rien répondre, que je n'avais rien à répondre. Et puis cela n'aurait rien changé à rien.

B. N'aurait rien changé à l'attitude de ta mère ou à la tienne, ou à celle de ton père ?

M. Mon père bien sûr n'a jamais su qu'elle m'avait dit cela. Heureusement. Cela eut été dramatique. C'eut été à son égard une violence insupportable.

B. Mais as-tu, à un moment, pris conscience que tu prenais un peu la place de ta mère ?

M. Je pense que je me suis inconsciemment entêtée, j'ai joué le jeu que ma mère voulait, que je croyais qu'elle voulait. Je me disais : "puisque'elle pense que j'ai pris sa place auprès de son mari, je vais le faire". Pas dans l'inceste bien sûr, mais dans la conduite de la maison, dans la considération pour mon père. J'étais présente quand ma mère n'était jamais là.

B. Elle s'absentait souvent, ta mère ?

M.. Oui. Enormément. Et c'est moi qui prenais en charge la maison, la fratrie. Mon père avait une grande confiance en moi.

B. Ne crois-tu pas que ta mère, qui aimait beaucoup se déplacer, était finalement soulagée de te savoir la remplacer ?

M. Bien sûr. Mais ça ne l'arrangeait que lorsqu'elle était absente. Elle aurait voulu que je m'efface dès qu'elle rentrait.

B. Trouvant la place occupée à son retour, cela ne donnait-il pas lieu à une espèce de "compétition" ouverte entre vous ? N'y avait-il pas une part de jalousie dans cette relation triangulaire ?

M. Elle était très jalouse de mon rôle auprès de mon père. Il me confiait des responsabilités qu'il ne lui aurait pas confiées. Elle essayait de me destabiliser pour que je ne sois plus digne de sa confiance.

B. Pourtant, m'as-tu dit (hors micro), ta mère t'a beaucoup aimée, s'est beaucoup rapprochée de toi à la mort de ton père.

M. Je ne sais finalement si elle m'aimait, m'aime, ou si c'est son côté vigile qui l'emporte. A la mort de mon père, elle savait que je me sentais investie d'une nouvelle responsabilité. Ça l'arrangeait que je me substitue à mon père. Que mon rôle d'aînée d'une part et l'affection qui me liait à lui d'autre part me donnât le droit de le remplacer, lui a finalement permis de peser sur ma vie de toute la force qu'autorisaient ces antécédents et de toute la force d'un symbole omniprésent et irrécusable en islam : la vénération de la mère. Tu connais l'expression : "le paradis se trouve sous le talon de la mère". Je suis actuellement "sous le talon de ma mère" !

B. Tu crois vraiment, après tout ce que tu viens de dire, être indispensable à la vie de ta mère et de tes frères et sœurs qui sont tous adultes et majeurs ?

M. Ce n'est pas une impression mais la réalité. Je ne conçois pas que les autres puissent exister sans moi.

B. C'est ton sentiment, pas forcément le leur, non ?

M. Peut-être. Mais je parle de ce que moi je ressens et que je fais. **Il faut** que je fasse tout pour eux, que je les aime, que d'une manière ou d'une autre je sois toujours présente, sinon c'est un manque de fidélité à la mémoire de mon père.

B. Cela a dû avoir beaucoup de conséquences sur ta vie.

M. Beaucoup. J'ai reproduit auprès de mes enfants ma relation à ma famille natale. Les conséquences sont dramatiques. Ma fille aînée voudrait se substituer à ma mère, à celui qui pourrait être l'homme de ma vie, à ses frères et sœurs. Elle voudrait tellement être indispensable à tous. Elle est en train de se perdre comme je me suis perdue. Elle se croit indispensable comme je crois l'être.

B. Quelle est ta réponse face à cette attitude de ta fille ?

M. Une attitude de refus. Je me suis aperçue que mon propre comportement envers ma famille, après la mort de mon père, a été néfaste non seulement vis à vis d'eux tous, vis à vis de mes enfants, mais aussi vis à vis de moi-même. Cette inquiétude quotidienne, permanente, lancinante, malade, que je ressens à leur égard a finalement entraîné l'échec de mon couple et l'échec de ma relation à mes enfants.

B. Mais maintenant que tu es capable d'analyser toutes ces choses, penses-tu pouvoir te détacher, je ne voudrais pas dire "guérir" de tout ça ?

M.. Je le voudrais tellement, mais ça risque d'être long. J'ai fait des progrès mais je n'ai pas rompu les amarres. J'ai comme un menhir sur le dos et il me semble que si je le posais, le monde s'écroulerait autour de moi. Le menhir m'écrase et me sauve. Peut-être ai-je besoin de ce poids pour vivre ?

B. Et si le menhir était aussi fictif que le monde que tu imagines. Si ce monde pouvait en réalité se passer de toi ? Y as-tu pensé ?

M. Parfois je me dis que ce poids, comme mes envies et mes désirs, n'ont d'autre existence que dans ma tête.

B. Tu as une envie, un désir que tu voudrais exprimer ?

M. J'aurais voulu peindre. De faire quelque chose qui ne soit qu'à moi, rien qu'à moi. Enfin partir, enfin renoncer. Presque disparaître de ce passé pour retrouver le repos.

B. Tu n'as jamais pu réaliser ce désir ?

M. Non. J'ai toujours mis ce non-accomplissement sur le compte du temps, de l'indisponibilité. Mais c'est faux. C'est plutôt ma peur. Celle que je pourrais dévoiler par un mode d'expression comme la peinture. C'est cette vraie ou fausse certitude que rien ne peut passer hors l'image de mon père. C'est ce qui bloque toute initiative libre chez moi. Du moins je le crois. Et sans doute ai-je tort. Mais comment nier ce qui te mine de l'intérieur ? Comment effacer ce qui a fait ma vie jusqu'ici ? Comment me soustraire au souvenir de ce père ? Comment faire comme s'il n'avait jamais existé ? Je ne m'y résous pas. Pour l'instant, c'est comme ça.

B. Une amie me disait récemment en parlant de l'Emir Abdelkader : "Il a dit, lorsque la mort est acceptée comme un terme naturel et non définitif, la vie paraît moins absurde". Ta vie n'est pas absurde parce que ton père a disparu ?!

M. C'est comme si tu me demandais de rationaliser ma relation au souvenir de mon père. C'est comme si tu me demandais de rationaliser ma relation à ma fille aînée. Je ne peux pas. Ce sont des passions. Des rapports de feu, de violence, de rejets et de retours. Des rapports de mots et de gestes démesurés, explosifs. De haine sans consistance et d'amour irrépressible. Tout est absurde et rien ne l'est vraiment. Mon obscur à moi c'est de vouloir savoir si on peut aimer en toute tranquillité, comme on siroterait le thé à la menthe. J'aime le thé à la menthe et d'ailleurs, même quand je le sirote, je ne suis pas tranquille.

B. Mais au fond, as-tu envie d'être tranquille ?

M. Justement, je ne crois pas. Le nœud est là. C'est si obscur pour moi, tout ça, que je n'arrive pas même à y mettre des mots. Ma vie est si ambivalente qu'il me semble revêtir des oripeaux les uns après les autres, comme pour être chaque fois quelqu'un d'autre. Un jour pour être la fille de ma mère ou de ma famille natale, un autre pour être la mère de mes enfants et puis un autre pour être la femme d'un homme et encore un autre pour ma peau professionnelle. Ce sont des images de moi qui se superposent presque mécaniquement. Elles ne s'harmonisent jamais. Pour l'instant, je ne sais pas comment faire pour trouver l'harmonie de mes gestes et de mes actes.

B. Je me trompe peut-être, mais ne tires-tu pas un certain plaisir à accepter toutes ces vêtures symboliques ou réelles ?

M. Non tu ne te trompes pas. Il m'arrive d'adorer ces rôles différents. C'est une grande jouissance que de se sentir à la fois fille, sœur, mère, amante, professionnelle. De se dépouiller chaque fois d'une peau pour en endosser une autre. C'est un peu comme si au théâtre ou au cinéma tu jouais tous les rôles à toi seule.

B. Mais le problème, dans ton cas, n'est-il pas que ce n'est jamais en même temps, que chaque rôle que tu joues est en décalage par rapport au précédent ou au suivant ?

M. C'est exactement ça. Je suis en décalage permanent. Lorsque je pense à mon frère, pour lequel j'ai un amour inconsidéré, je le place dans le rôle de mon père. Toujours lui. Donc j'ai envie de lui donner l'image de moi que j'aurais donnée à mon père. Je revêts donc les oripeaux vestimentaires que je crois convenir s'il avait été mon père. Mon frère est le socle qui remplace mon père. Tu vois, je suis en pleine contradiction, puisque j'ai dit et redit que j'étais celle qui remplaçait mon père...

Tant que je ne me serais pas débarrassée de l'idée que je suis coupable de la mort de mon père - parce que non seulement je suis partie mais que j'ai appelé ma mère auprès de moi parce que j'accouchais - et qu'il est justement mort à ce moment là, je ne vivrais jamais normalement.

B. Ne peux-tu exorciser cette culpabilité en retournant là-bas, là où il a toujours aimé vivre ?

M. Non jamais. J'y suis retournée 8 ans après sa mort et je suis restée enfermée dans sa chambre pendant 3 semaines.

B. Comment as-tu pu rester enfermée, au bord de cette mer qu'il aimait tant, où il allait pêcher, devant ces montagnes où il allait chasser ?

M. Parce qu'il m'était impossible de voir justement ces lieux qui sont tout imprégnés de sa présence. Il avait tant de vitalité, tant de voix, tant de force et en même temps une immense fragilité qu'il cachait si bien aux autres mais que moi je savais. Ces lieux étaient des lieux morts sans lui. Ils n'existaient tout simplement plus pour moi, les gens même n'existaient plus. Il n'y avait plus rien à voir, ni à apprendre, ni à admirer. Le vide.

B. Tu penses vraiment qu'une nouvelle expérience ne te serait pas salutaire ?

M. Je ne sais pas. Pour l'instant je ne me sens pas prête à retourner là-bas. D'ailleurs ce là-bas d'aujourd'hui n'est plus ce qu'il avait connu, ce qu'il avait aimé. Il en aurait perdu la vie de toutes façons. Il ne pouvait ni concevoir, ni accepter ce qui s'y passe. Moi non plus. Donc je n'y retournerai pas. Je reste ici avec mes interrogations et mon mal être. Si loin et si proche de ma mère qui a fini par me rejoindre géographiquement, physiquement, affectivement. Dieu seul sait combien je l'aime et combien pourtant je la souhaite loin de moi. Pour pouvoir vivre enfin.

Je voudrais m'en arrêter là Behja car comme tu le constates, "l'obscur féminin" d'une femme comme moi est dans une seule des interprétations que vous avez eu : une béance douloureuse.

B. Merci Majda de t'être confiée à nous. Je voudrais juste ajouter que "l'obscur féminin" qui nous a mené jusqu'à toi, jusqu'à ton histoire ouvre d'autres horizons que cette béance. Je voudrais te dire que peut-être cette face cachée n'est pas toujours sombre, n'est pas forcément noire. Elle peut être un espace cosmique, une force vitale, une flamme dont dispose chaque femme. C'est dans ce demi-jour-demie-nuit que tant d'entre elles à travers le monde ont trouvé la vitalité pour résister aux ostracismes et aux terreurs. Dans la tourmente ou dans la paix, toutes les femmes ont gardé, consciemment ou non, cette arborescence de leur imaginaire, loin des atteintes. Songes, Majda, qu'on peut tout leur ôter, même la vie, mais seul ce coin secret où s'accumulent les mots, les émotions, les inspirations, les fulgurances, seul ce coin secret où s'entassent les rêves échappe à l'intolérance, aux préjugés, à la contrainte. Peut-être feras-tu de ton "obscur" à toi le lieu de l'espérance que personne ne pourra jamais te voler.